

Sixième jour de dengue

Claire Laurent

Le jour s'est levé, sans moi. Toujours impossible de me tenir debout. Cinquième jour de fièvre, cinquième jour de douleurs dans le thorax et les membres, cinquième nuit de draps à changer, trempés, dans la confusion d'un esprit qui grelotte. Attraper un troisième doliprane sur la table de chevet. Dans le noir. Un mouvement de trop et le flacon d'alcool se vide sur le carrelage sans que j'aie la force de réagir.

Changer de position. Un autre enfer. Garder la même, intenable. La lumière ? Je ne sais plus où est la lampe, où est l'interrupteur. Mon bras retombe le long du lit tel un poids mort.

Un jour identique s'est levé, inévitablement, sur la créature qui m'a piquée. Des ailes tigrées, la trompe éclaboussée de sang, et l'arrogance de ne même pas mourir après la piqûre. Deux jours, une semaine, dix jours qu'elle en a déjà piqué d'autres. Contaminés eux aussi. Au journal télévisé, on parle d'une épidémie touchant des dizaines de milliers de personnes. Toutes clouées au fond de leur lit quand elles ne sont pas alignées sur les chaises en plastique du laboratoire d'analyses médicales qui peine à fournir les résultats dans un délai décent. Les victimes s'ajoutent les unes aux autres comme autant de trophées au palmarès

d'hématophages qui ne mesurent guère plus de quelques millimètres. Déjà onze morts dans le village.

La lumière blanche du matin filtre à travers les stores mal joints. Tombe sur le papier chiffonné où j'écris, toutes les six heures, que je prends un gramme de paracétamol et que ma température dépasse trente-neuf cinq. Mémoire de papier, pour peu que celle de l'esprit, léchée par le feu, vienne à faire défaut. Le médecin a appelé. Mon foie est touché. La bestiole qui me ronge a trouvé mon point faible.

Il a dû faire beau hier.

Avant-hier aussi.

Et tous les jours d'avant...

C'est l'été.

Entre fièvre et délire, j'ai entendu les cosmonautes aux combinaisons blanches de l'Agence Régionale de Santé démoustiquer dans la nuit. Mort aux anophèles ! Mort à tout ce qui suce le sang et s'agite dans les eaux stagnantes de l'après-pluie. Gaz à volonté pendant que de la lave en fusion pulse dans mes veines désorientées. Leurs bonbonnes, démesurées rapportées à la taille d'un moustique, trahissent leur impuissance.

On est entré dans la chambre : sur la table de chevet, un bol de café noir refroidit. Antoine essaie de me dire qu'il faut que je me lève. Je l'entends à peine. Il tapote les oreillers informes, le fond des draps poisseux, remet tout ça au carré, sans savoir que les vibrations qu'il émet irradient en ondes de choc fulgurantes du matelas jusque dans mes os, dans mon squelette désarticulé qui gît tel un pantin de bois.

Tout me fait mal.

Tout.

Sauf l'approche de la rupture avec Antoine. Plus de force pour l'envisager. La juguler. Reléguée à un temps où la lutte sera de nouveau possible. Il faut être vivant pour rompre. J'ai abdicé.

Un courant d'air tiède survole mon corps. Je frissonne. Je tremble. L'air me fait peur. Il véhicule les moustiques aussi sûrement que le bus de sept heures emmène les collégiens encore endormis à l'autre bout de la ville.

Qu'on ferme la porte. Qu'on remette la climatisation. Qu'on chasse l'air du dehors. Le long du mur, un flacon d'huile de citronnelle sur la commode. Trop loin pour que je puisse l'atteindre de mes bras inertes.

J'ai entendu démarrer la voiture, puis plus rien. J'ai recommencé à m'enfoncer dans la jungle épaisse du Mékong, pataugeant dans la fange boueuse au rythme des bzz bzz séducteurs que les moustiques femelles envoient aux mâles, tombant tantôt sur un Lord Jim en sueur, tantôt sur Kurtz assis au milieu d'une tribu inconnue, tantôt sur Marlowe fumant l'opium dans les vapeurs du fleuve. La climatisation fait un bruit d'hélicoptère dans mon apocalypse. Des cris étouffés peuplent mon cauchemar d'heures interminables et rouges.

C'est l'été, au beau milieu de l'océan Indien. Un été tropical, un été de plages paradisiaques, de sable blanc à perte de vue, de récif corallien, de lagon transparent, de filaos que berce la brise venue du large.

Un été de pluies diluviennes qui inondent la moindre parcelle de terre cuite cassée, de bidon creux ou de branche de palmier, berceaux des larves meurtrières qui grouillent à fleur d'eau douce dès que le soleil revient. Elles se nourriront en filtrant l'eau. Se transformeront en nymphes globuleuses. Puis en monstres tueurs.

J'ai soif. La bouteille est posée par terre. Il faudrait ramper des heures pour y arriver. J'ai trop de poids sur le dos. Mes vêtements mouillés, mon barda de soldat, mon fusil me ralentissent. Mes cheveux longs, emmêlés, restent collés sur mon visage couvert d'eau saumâtre. Lord Jim ne m'entend pas. Il ne m'entend pas parce

que je ne crie pas. Aucun son ne sort de ma bouche pâteuse. Ma soif attendra. Antoine reviendra. Il connaît le chemin dans la jungle. Ce chemin jusqu'à moi, il l'a déjà fait tant de fois.

Le temps s'égoutte. Fuligineux. Plic, ploc. Se dilate. J'entends de nouveau les pales d'un hélicoptère. Non, une débroussailleuse. Couper l'herbe sous les pattes des moustiques. Leurs longues pattes fines comme des aiguilles. Trois paires de pattes. Je sors de ma léthargie. Un feu liquide perce mes chevilles. Le drap m'écrase.

Le médecin a prescrit d'autres analyses à faire. Lève-toi et marche. Où sont mes jambes ? Enfouies dans les profondeurs du tissu dont les pliures écorchent ma peau à vif. Une infirmière floue entre dans la pièce. Mon regard n'arrive plus à faire la mise au point. Comment se fait-il qu'une infirmière sorte, comme ça, du fleuve embourbé, sans une seule tache humide sur sa robe ? Comme une sangsue, elle attrape mon poignet de ses mains ventouses, fait rouler les veines gonflées qui surgissent en réseau sur le dessus de ma main. Elle pique. Remplit les tubes de ce sang infecté qui me dégoûte. Secoue les flacons. Je ne la vois pas repartir. Je replonge dans la torpeur de la jungle. Un serpent me frôle dans l'eau du fleuve, zigzaguant entre mes jambes tandis que mon esprit zigzague entre cauchemar irrationnel et lucidité incoercible.

Antoine ne reviendra peut-être pas. Peut-être plus. Cette douleur-là ne m'atteint plus. Pas de place pour elle. J'en ai oublié jusqu'à la raison pour laquelle il veut me quitter.

J'ai ouvert les yeux. Un gecko a fui un cadre pour furtivement se glisser derrière un autre qui penche. Plus il y aura de geckos, moins il y aura de moustiques.

Ah oui, cela me revient maintenant. Antoine veut me quitter car un bébé flotte dans l'eau croupie au fond de moi. C'est une bonne raison. Une raison d'homme. Antoine ne veut pas de bébé.

Aussi sûrement que le jour s'était levé, la nuit est revenue envelopper de son linceul noir les miasmes qui stagnent dans l'air enfiévré de la chambre. Sous la porte, un rai de lumière trahit une présence humaine dans la maison. Une assiette sale et vide témoigne que j'ai mangé quelque chose. Je ne sais plus quoi. Un peu de riz et de carri, sans doute. Ou une mangue. Quelque chose que l'on a dû m'apporter. Je n'ai pas le souvenir d'avoir réussi à me lever. Antoine est-il rentré ? Aucun bruit ne me parvient de l'étage en-dessous. La débroussailleuse s'est tue avec l'arrivée de la nuit. Mes sens sont en alerte. Guettent la moindre vibration aiguë de battements d'ailes. Un moustique peut battre ses ailes plus de deux mille fois par seconde, apprend-on à l'école. Ici, les moustiques, on vit avec. On les observe, on les chasse. Mais c'est la première fois que j'en ai peur.

L'eau m'a de nouveau engloutie, enchevêtrant les draps aux lianes entre lesquelles j'essaie de trouver un chemin. Je dois sortir du fleuve. Indemne, si possible. Rejoindre la terre ferme. Après, on verra.

Antoine ne veut pas de bébé. Moi, non plus. Antoine ne veut plus de moi avec le bébé. Moi non plus je ne veux plus de moi avec le bébé. Pas à vingt ans.

Sixième jour de dengue, phobie des moustiques. J'ai frappé dans mes mains pour en tuer un. Une tache de sang rouge vif reproduit le même motif dans chacune de mes deux paumes. Des pattes écrasées, des rayures, un bout d'aile qui s'agite encore. Envie de vomir. Mon corps me démange. Le premier gramme de paracétamol de la journée est déjà dans mon estomac depuis une heure. La prochaine dose, pas avant midi. Le médecin a interdit l'aspirine et les anti-inflammatoires. Cela ne ferait qu'aggraver la situation et le risque d'hémorragie.

Peut-être que la dengue tuera le bébé et alors, Antoine reviendra.

Peut-être.

Nous irons au Cambodge, à la recherche de l'enfant soldat qui rampe dans mes cauchemars fangeux, en treillis et sac à dos, le ventre et l'espérance rongés par la

fièvre. J'ai beau fouiller la boue du fleuve, elle n'est nulle part. Ma mère. Engloutie par cette bouche immonde où flottent les cadavres.

Elle m'appelle. Elle m'a appelée.

Elle m'a appelée Koliyan : celle qui avance. Je suis un bébé du fleuve, un Moïse de la dengue qui, peut-être, m'emportera.

L'auteur

Née en France métropolitaine, Claire Laurent a passé son enfance à Île de la Réunion où elle réside actuellement. Professeure agrégée d'anglais, elle est l'auteure de trois romans : *Plus haut que le ciel* (Ed. La Bruyère, Paris, 2005), *Les brisants de Savannah* (Mon Petit Éditeur, Paris, 2010) et *L'allée des Cèdres* (Mon Petit Éditeur, Paris, 2017). Un quatrième roman est en cours d'écriture.

En 2017, elle a fait partie des lauréats sélectionnés au concours de la revue Rue Saint Ambroise. Sa nouvelle « Ploc ! » a été publiée dans le numéro 40.